Document generated on 04/27/2024 5:08 p.m.

Vie des arts

Vie des arts

Yehouda Chaki
Mémorial d'un destin tragique

Léo Rosshandler

Volume 44, Number 180, Fall 2000

URI: https://id.erudit.org/iderudit/53035ac

See table of contents

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)
1923-3183 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Rosshandler, L. (2000). Review of [Yehouda Chaki : mémorial d'un destin tragique]. *Vie des arts*, *44*(180), 41–43.

Tous droits réservés © La Société La Vie des Arts, 2000

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

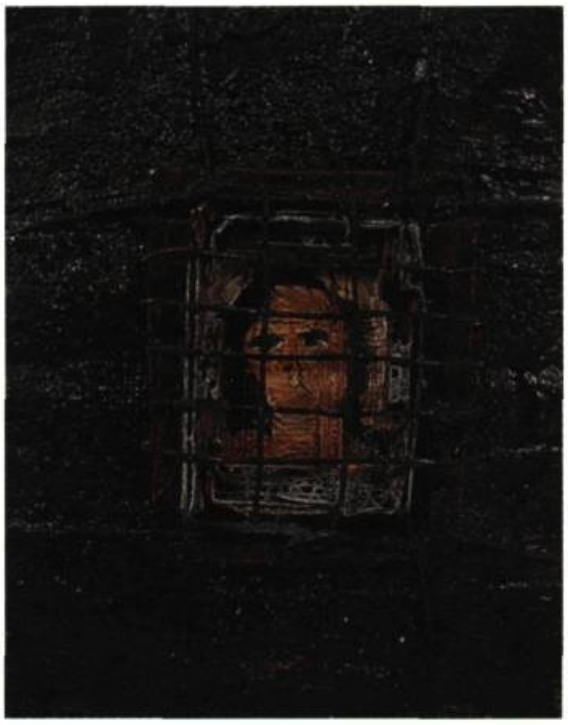
https://www.erudit.org/en/

YEHOUDA CHAKI

Mémorial d'un destin tragique

Léo Rosshandler, A.I.C.A.

LES PAROLES *MI MAKIR*, MOTS HÉBREUX QUI SE TRADUISENT PAR : « QUI SAIT ? » OU PLUTÔT PAR « QUI SAURAIT ? » SERVENT DE TITRE À L'EXPOSITION DE YEHOUDA CHAKI AU CENTRE SAIDYE BRONFMAN.



Portrait *Mi Makir*

Trois cents portraits et trois cents livres peints et travaillés à la main. Chaque portrait porte un numéro dans son coin supérieur gauche : il correspond à celui d'une victime de l'Holocauste. Ces numéros proviennent d'une liste fournie par le musée de l'Holocauste, à Washington, D.C. Les livres tissent des liens avec La Nuit de cristal *et d'autres événements semblables survenus dans l'Europe d'il y a soixante ans. À Montréal, cette exposition constitue la première présentation intégrale de l'installation ; elle fait l'objet d'une tournée internationale.*

Face au risque que l'Holocauste, ainsi que les autres génocides répertoriés du siècle que nous venons de quitter (Arméniens, Tutsis et Hutus, Cambodgiens, Pakistanais et Hindous, prisonniers de guerre russes, déportés au Goulag, parmi tant d'autres) ne sombrent dans l'anonymat et qu'ils ne soient rangés dans le seul domaine des chiffres, Chaki pose un geste d'artiste d'ordre symbolique visant à rappeler à notre mémoire les victimes en tant qu'individus. Alors que pour certains, le souvenir de l'énormité du nombre de tués suffit pour constituer un monument à la mémoire des disparus, pour d'autres, la froideur des chiffres ne peut rendre compte de la véritable nature du drame que constitue l'ensemble de chaque mort, de chaque mutilation. Seule une version personnelle du grand malheur est en mesure de restituer leur dignité aux victimes. Il en est d'ailleurs ainsi avec les monuments aux morts des guerres du siècle passé qui énumèrent, à l'instar du mémorial à la guerre du Vietnam à Washington, un par un les noms des victimes. Mais que faire si l'on est confronté à des millions de noms ?

L'artiste fait référence aux Juifs qui, à peine les camps libérés à la fin de la Deuxième Guerre mondiale, sont partis à la recherche de parents et de proches engloutis dans le monde concentrationnaire. Cette recherche occupait tant les survivants des camps que leurs proches qui s'étaient trouvés ailleurs, à l'abri des persécutions. Tous voulaient connaître le sort de chacun d'entre eux. Y a-t-il eu mort, alors où, quand et comment ? Y a-t-il eu survie, alors où se trouve la personne ? Dans ces circonstances, chaque mort prend l'aspect d'un témoignage qui

Portrait *Mi Makir (Recherche des disparus)*,
Robert McLaughlin Gallery, Oshawa, Ontario, 1999

exige d'être inscrit à jamais dans la mémoire. Chaki, en peignant ces dizaines, voire ces centaines de visages aux traits qui oscillent entre l'anonymat et la singularité, veut donner un semblant de réalité aux recherchés, morts ou vivants. Il le fait en prenant pour modèle la photographie type des passeports ou des cartes d'identité si chères à l'Europe. En effet, sur un fond neutre apparaît un visage, vu de face, accompagné du numéro d'identification dont on connaît la sinistre origine.

SOUSTRAIRE À L'ANONYMAT

Venons-en maintenant au « Qui saurait ? ». Avant, durant et après la guerre, bien des Juifs ont pu s'installer en Palestine, alors sous mandat britannique. Après la constitution de l'État d'Israël, en 1948, la radio officielle inaugura une émission au cours de laquelle, chaque jour à l'heure du repas de midi, on énumérait une liste de noms en décrivant où et quand leurs porteurs avaient été vus pour la dernière fois et par qui. Ensuite venait la question : « Mi makir ? », « Qui saurait ? » ; qui donc pourrait fournir des renseignements à leur sujet. Chaki s'est servi du titre de cette émission radiophonique pour créer l'illusion que l'on pourrait par le truchement d'une œuvre d'art soustraire à l'anonymat certaines des victimes et, par le fait même, les restituer à la mémoire.

Ces visages, hommes, femmes et enfants, représentent une sorte de bottin de ceux qui sentaient la mort venir, non pas la mort naturelle ou accidentelle, mais celle donnée par d'autres. Chaki les a peints au cours de longues années, dans la solitude de son atelier à Montréal, aux heures volées à son autre production artistique de nature bien différente.

La cruauté des hommes envers leurs pareils (« L'homme est un loup pour l'homme », disait-on à Rome au temps des Césars) est un thème dont s'est servi l'art depuis les temps les plus lointains jusqu'à nos jours. Certes l'œuvre de Chaki fait référence à ce thème mais elle le traite de façon différente. Si l'on fait un survol d'œuvres d'art à travers les siècles, on ne peut manquer de se remémorer les parades des vaincus sur les reliefs pharaoniques, les supplices infligés aux prisonniers de guerre par les Mayas, les triomphes romains et, dans un autre état d'esprit, les danses de la mort médiévales et même les scènes montrant les tortures subies par les martyrs chrétiens. Ces œuvres d'art expriment des finalités autres que celles que vise Chaki. Dans bien des cas, les images montrant les fruits de la violence cherchaient à confirmer la gloire du seigneur et de sa nation ; d'autres fois, elles se voulaient moralisantes ou édifiantes. Ces dernières se distinguent d'ailleurs des autres, la plupart empreintes de symbolisme. Elles s'en tiennent à faire un constat. Souvent elles mettent en évidence la mort même des victimes en présence ou non des bourreaux. Pensons aux gravures de Callot et surtout à la série des *Désastres de la guerre* de Goya. Ce dernier, refusant toute interprétation symbolique, intitule deux de ses gravures *Yo lo vi* (Je l'ai vu) et *Y esto tambien* (Et cela aussi). Chaki se situe à l'intersection des deux façons de faire : il dresse un constat en peignant des visages d'aspect réel tout en leur attribuant un rôle symbolique puisqu'ils ne sont que virtuels.

Centre Saidye Bronfman
5170, chemin de la Côte-Sainte-Catherine
Du 22 août au 15 septembre 2000

Le XXe siècle, si fertile en massacres et autres absurdités cruelles, a vu de nombreux artistes peintres exprimer leur peine et leur indignation et créer des œuvres d'art. Tantôt de nature directe, en illustrant froidement les faits, tantôt de conception symbolique. À travers des allusions peintes. Et n'oublions pas les photographes et les reporters de télévision, amen de la presse écrite et des écrivains, qui tous ont levé le voile sur les événements sanglants dont l'inventaire ferait frémir. Chaki, dont les proches et lui-même ont été touchés par la persécution, se joint aujourd'hui à ces créateurs en produisant une œuvre d'une exemplaire dignité.

OBJETS D'ART

Venons-en maintenant à l'exécution artistique du *Mi Makir*. L'artiste a fait appel à une technique expressionniste contenue. Dessinés à la gouache avec vigueur et colorés dans une gamme réduite de tons sombres animés par des modulations de blancs, les personnages semblent refuser le regard que le spectateur jette sur eux. Ils nous dévisagent avec amertume, sans pour autant passer au reproche. Chaki s'est effacé devant chacun de ces visages. Il a réussi à leur conférer suffisamment de vie, même si parfois ce n'est qu'un restant de vie, pour leur permettre d'affirmer leur individualité. Hommes et femmes, jeunes et vieux, fiers et accablés, ils défilent autour de nous en se rappelant à notre souvenir. Ils vivent autant la vie des morts que la mort des vivants.

La série des gouaches est accompagnée d'un ensemble sculptural de livres manipulés et transformés. Volumes abandonnés et rejetés, Chaki les a recueillis et les a changés en objets d'art. Vus de loin, ils semblent avoir été récupérés d'un incendie, d'un autodafé. En y regardant de plus près, on s'aperçoit que chaque livre a été retravaillé de manière à en faire un objet unique, significatif, doté d'éléments esthétiques. Déchirures, découpages, torsions, grillages, illustrations, couleurs, pliages et j'en passe ont déformé ces volumes rendus rigides comme pierre dans un bain de plastique liquide. Les tonalités sombres prédominent. Les ayant pris à la fin de leur parcours original, Chaki leur a offert une nouvelle existence. En gardant visible l'essentiel de l'aspect de leur nature première, celle d'être un livre, il leur rend un hommage implicite en leur accordant une mesure de respect. Reconnaissant toutefois que ces livres étaient proches de leur fin, de leur mort, il leur donne une vie autre, porteuse d'un message d'espoir. Il y a certes un lien entre ces amoncellements de livres rigides et les visages qui représentent l'essentiel de l'exposition *Mi makir*. Ils parlent tous deux du désordre du destin tragique et s'érigent ainsi en mémorial. □

Tas de livres de *Mi Makir (Recherche des disparus)*

NOTES BIOGRAPHIQUES

Né à Athènes en 1938, Yehouda Chaki s'est installé à Montréal en 1963 après avoir acquis sa formation à l'Académie Avni de Tel Aviv (Israël) et à l'Écoles des beaux-arts de Paris (France). Sa carrière est jalonnée de plus d'une soixantaine d'expositions individuelles et d'une centaine d'expositions collectives réparties entre des galeries prestigieuses de grandes villes du Québec et du Canada : Waddington & Gorce, Daniel (Montréal), Madeleine Lacerte (Québec), Odon Wagner, Dresdnere (Toronto), Buschlen Mowatt (Vancouver), Virginia Christopher (Calgary), Robertson (Ottawa), des États-Unis : Arras Gallery (New York) et d'Israël : Goldmann (Haïfa).

Les œuvres de Yehouda Chaki font partie de collections publiques et privées : Musée d'art contemporain de Montréal, Musée des beaux-arts de Montréal, Musée d'art moderne de Rio de Janeiro, Musée de Fort Lauderdale (Floride), Musée de Philadelphie, Université Concordia, Université de Montréal ; les collections Banque Royale du Canada, Gaz Métropolitain, CIL (Montréal) ; General Electric, Imperial Oil (Toronto), Petrocan (Calgary).